Document généré le 12 juil. 2025 03:59

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Semer à tout vent

Claude Cardinal, *Une histoire du RIN*, Montréal, VLB Éditeur, 2015, 505 pages

Michel Lévesque

Volume 10, numéro 2, printemps 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/81002ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lévesque, M. (2016). Compte rendu de [Semer à tout vent / Claude Cardinal, *Une histoire du RIN*, Montréal, VLB Éditeur, 2015, 505 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *10*(2), 22–25.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SEMER À TOUT VENT

Michel Lévesque
Historien, auteur de Histoire du Parti libéral du Québec

Claude Cardinal
Une histoire du RIN
Montréal, VLB Éditeur, 2015, 505 pages

> Avons-nous eu tort ou raison ? Seul l'avenir le dira. Mais méfions-nous des prophètes de malheur qui disent que ça ne marchera pas. Tout peut arriver. *[...]* Nous n'avons pas le droit d'aller au Parti québécois pour y semer des difficultés : le PQ sera et devra être notre parti autant que le RIN le fut durant huit ans. Nous avons une seule arme : la générosité ; nous affrontons un seul danger : la peur, la peur de nous-mêmes, la peur de l'inconnu qui nous attend la semaine prochaine, la peur de nos faiblesses. Pour la dernière fois de ma vie je dis : Vive le RIN ! Et pour la première fois de ma vie, je dis : Vive le Parti québécois !

C'est en ces termes que le chef du RIN, Pierre Bourgault, prononça l'oraison funèbre de sa formation politique le samedi 26 octobre 1968. Ce court extrait illustre à merveille l'histoire du RIN.

Les militants indépendantistes du début des années 1960 ont-ils eu tort ou raison de se lancer dans cette aventure ? Chose certaine, ils sont nombreux à avoir pensé qu'elle ne réussirait pas. Quant aux difficultés, Bourgault savait pertinemment de quoi il parlait pour en avoir vécu de toutes sortes. En ce qui concerne la peur, les membres du RIN ont dû la combattre tout au long de leur courte existence. Ce fut un combat sans répit.

L'ouvrage est rédigé essentiellement à partir des archives du RIN et d'articles publiés dans *L'Indépendance* ou d'autres publications internes. L'auteur, qui fut membre du RIN dès l'âge de 16 ans, relate avec force détails, dans cet important ouvrage d'histoire politique, la chronique des événements tels qu'ils furent vécus de l'intérieur. Créé en septembre 1960 par une vingtaine de personnes, ce mouvement allait se transformer en parti politique quatre ans plus tard avant de se faire hara-kiri au profit d'une nouvelle formation politique, le Parti québécois, en octobre 1968.

*

Le RIN est d'abord et avant tout un mouvement puis une formation politique regroupant en grande majorité des jeunes. En fait, 51 % des membres ont moins de 30 ans, 25 % moins de 40 ans et à peine 23 % plus de cet âge. Pierre Bourgault a 30 ans, en 1964, lorsqu'il en devient le chef. Nés dans les années 1930 et 1940, ils sont de la génération précédant les *baby-boomers*. Pour le syndicaliste Jean Marchand, les séparatistes n'étaient pourtant rien d'autre que de « jeunes morveux » (p. 344).

C'est aussi une formation marquée par une certaine ambiguïté congénitale. La chose étonne, car ce n'est pas ce qu'a retenu la mémoire collective. Mais Cardinal soutient de manière assez convaincante que le RIN n'a pas su se définir clairement ni se positionner sur l'échiquier politique québécois. Fut-il un parti indépendantiste, un parti de gauche, un parti socialiste (422-423), un parti des travailleurs (p. 310-311), un parti révolutionnaire, un parti marxiste (p. 334) ou, n'était-il tout simplement « pas un parti politique », comme le déclarait Pierre Bourgault en 1968 (p. 461) ? Toutes ces définitions de lui-même ont été proposées au fil du temps par divers groupes de ses militants.

Cette histoire du RIN est riche d'enseignements. Par son existence même, ce parti a forcé la réflexion collective sur le statut politique du Québec. Il a également contribué à proposer une nationalisme progressiste, revendicateur, voire libérateur.

En fait, dit Cardinal, le RIN cherche dès ses débuts à se distinguer tant de l'Alliance laurentienne, à droite, que de l'Action socialiste pour l'indépendance du Québec, plus à gauche. Il le fait en ne se proclamant d'aucune doctrine politique, et surtout en laissant à ses membres la liberté « à titre personnel et sans engager le RIN, de leur opinion relativement aux régimes politiques, à la religion, aux théories et aux doctrines sociales ». De plus, son objectif premier était lui aussi porteur d'ambiguïté, comme le démontre le libellé de l'article 1 de la constitution du RIN de 1960 : « un organisme culturel et politique dont le but est de propager l'idée de l'indépendance du Canada français et de favoriser ainsi la création d'un État français souverain, dans les limites du Canada, englobant le territoire de la province de Québec » (p. 30).

Puis, au congrès d'octobre 1962, en pleine campagne électorale pour la nationalisation des compagnies hydroélectriques, le RIN décide qu'il se transformera en parti politique à compter du printemps 1964 « afin de prendre le pouvoir à Québec démocratiquement pour réaliser l'indépendance » (p. 99). Cette décision va entraîner un premier schisme. Certains auraient voulu continuer simplement à faire la promotion de l'indépendance ; les « pressés » veulent passer à l'action politique. En 1963, Chaput fonde le Parti républicain du Québec. Devant l'arrivée de ce nouveau joueur, et pour mieux se démarquer de ce dernier, certains membres restés au RIN vont faire valoir que celui-ci est en fait un parti non seulement indépendantiste, mais carrément révolutionnaire. D'où un nouveau schisme entre ces radicaux, Montréalais pour la plupart, et les militants plus conservateurs, qui proviennent en partie de la région de la capitale nationale et de celle de l'Est-du-Québec (p. 168-179) ; ce schisme est concrétisé quand Pierre Bourgault est élu chef en mai 1964 contre Guy Pouliot. Plusieurs militants de la région de Québec quittent alors le RIN et fondent un nouveau parti indépendantiste « de droite », le Regroupement national, dirigé par René Jutras. Celui-ci estime que le marxisme est contraire au patriotisme. Il reproche au RIN de promouvoir la révolution nationale et la laïcisation de la société au détriment de la religion catholique, des traditions familiales et de la culture canadienne-française.

*

À ces scissions se greffent des difficultés d'organisation. Le RIN n'a jamais compté beaucoup de membres : au maximum 5102, à la fin de 1966. On est loin des 30 000 membres dont rêve tout haut Bourgault au moment de son élection en 1964. Quant au journal du parti, *L'Indépendance*, son tirage est de 5783 exemplaires en 1964 (p. 151-152) tandis qu'en mai 1967, il ne compte plus que 2462 abonnés (p. 331).

À sa décharge, il importe de souligner que le RIN a dû affronter bien des obstacles. Sa transformation en parti politique

Voir Bourgault
suite à la page 25

Bourgault

suite de la page 22

a empêché plusieurs employés de la fonction publique fédérale et provinciale d'en faire partie. La malveillance de certains adversaires politiques, qui l'ont associé au Front de libération du Québec (FLQ), a contribué à le discréditer auprès d'une partie de l'opinion publique, ce que déplorent tant Bourgault qu'André D'Allemagne. Enfin, l'ostracisme dont Marcel Chaput et Reggie Chartrand, entre autres, ont fait les frais à cause de leurs convictions indépendantistes affichées a pu décourager plus d'un de devenir membre du RIN (p. 163-167).

Les déficiences dans l'organisation s'expliquent également par le manque de fonds. En 1961-1962, le budget (du Mouvement) prévoyait des dépenses de 38 440 $ et une réserve de 11 560 $ pour un total de 50 000 $, ce qui aurait permis l'ouverture d'un local permanent, le maintien d'un secrétariat, la publication d'un journal mensuel, l'achat de publicité et l'embauche d'un secrétaire (p. 48). Mais ces chiffres ont dû constamment être révisés à la baisse, si bien que le parti a dû couper dans son personnel et s'en remettre au bénévolat.

Le parti réussit à sortir sans dettes des élections générales du 5 juin 1966. Il n'a dépensé que 15 730 $ pour l'ensemble de sa campagne, dont 9 242 $ en publicité (p. 300-301) tandis que la majorité des candidats ont dépensé moins de 1000 $ chacun (p. 281). Quand on pense aux centaines de milliers de dollars dont ont disposé l'Union nationale et le Parti libéral du Québec, on voit que tous les partis ne luttaient pas à armes égales... Au lendemain de ces élections, Pierre Bourgault soulignait d'ailleurs qu'il ne fallait pas avoir uniquement de bonnes idées, mais aussi une bonne organisation pour obtenir du succès (p. 305).

Selon le trésorier Pierre Renaud, les difficultés financières étaient dues au fait que les régions ne finançaient pas suffisamment l'organisation centrale (p. 126). De plus, à peine la moitié des membres renouvelaient leur cotisation ce qui faisait dire au chef, Pierre Bourgault, que « trop de membres faisaient l'indépendance à la petite semaine » (p. 331). Le coût de celle-ci a pu aussi en certains cas être rédhibitoire : en 1963, elle s'élevait à 12 $ pour un adulte, 6 $ pour un étudiant et 15 $ pour un couple (p. 123).

*

Selon Claude Cardinal, le RIN a semé à tout vent et « il s'attela à débroussailler, à essoucher, à épierrer le terrain » (p. 471). « À sa manière, il a été un acteur de l'élargissement des horizons culturels des Québécois », mais dans l'ensemble, il « s'est épuisé à se débattre contre les vents contraires de la réalité politique et sociale » (p. 472).

Ce ne sont cependant pas les idées, très progressistes pour plusieurs, qui ont posé problème. Plusieurs de celle-ci finiront par devenir des réalités. Qu'on pense aux sociétés mixtes État – entreprises privées, à l'unilinguisme français, à l'établissement de centres culturels dans les grandes villes, à l'Institut national de la recherche scientifique, à la gratuité des soins médicaux, à la réglementation du financement des partis politiques ou à l'abolition de la peine de mort.

Cette histoire du RIN est riche d'enseignements. Par son existence même, ce parti a forcé la réflexion collective sur le statut politique du Québec. Il a également contribué à proposer un nationalisme progressiste, revendicateur, voire libérateur. Son principal rôle historique et son importance sur la scène politique tiennent à ce qu'il a ouvert la voie. Toutefois, il semble que les difficultés auxquelles ce parti a été confronté n'ont pas servi de leçon. L'histoire a surtout retenu sa contribution à la défaite électorale du Parti libéral du Québec sous la direction de Jean Lesage le 5 juin 1966 – les analystes considèrent que le RIN a alors fait perdre plus d'une dizaine de circonscriptions aux libéraux.

Le RIN s'est buté à plusieurs obstacles, extérieurs et internes, que Cardinal met bien en valeur dans son livre. Les forces politiques, au Canada, mais aussi au Québec, lui étaient hostiles ; son ambiguïté, les divergences idéologiques entre ses membres, un appel à mauvais escient à la révolution par certains de ses militants au moment où les gestes du FLQ discréditaient ce mot, son refus des tactiques électoralistes alors même qu'il avait choisi de se transformer en parti politique : bref, le RIN s'est heurté à deux niveaux de structures : « les structures électorales et les structures de militants » (p. 327).

Si on y ajoute les conflits de personnalités, les ambitions personnelles, les luttes d'égo et de pouvoir, les rivalités entre Montréal et Québec, en cela le RIN ne se différencie guère des autres formations politiques. Or, comme le disait Marcel Chaput en 1965, « Pour les séparatistes [...], la solidarité est l'exigence *sine qua non* de la survie » (p. 240). Et comme le soulignait Pierre Bourgault, la nécessité de la souveraineté et de l'indépendance exige de l'effort, beaucoup d'efforts même (p. 272).

En terminant, il importe de préciser qu'on ne peut rendre compte de toute la richesse de cet ouvrage de plus de 500 pages dans le cadre d'un court compte rendu. J'insisterai cependant sur deux éléments : le portrait positif de Pierre Bourgault, qui apparaît ici sous un jour particulièrement sérieux et responsable, ainsi que l'appui du journal *Le Travailleur* de Worcester (Mass) aux élections de juin 1966. Celui-ci écrit qu'« un Québec fort politiquement indépendant apporterait prestige au rayonnement du français en Nouvelle-Angleterre » (p. 282). Ce point de vue contraste avec le discours d'une bonne partie de la diaspora francophone en Amérique, qui prétend généralement que l'indépendance du Québec l'affaiblirait. ❖

Bouchard

suite de la page 23

Faire comme si le Canada n'était pas un ennemi prêt à prendre tous les moyens pour écraser le mouvement souverainiste comme l'avait explicitement révélé Claude Garcia en 1995 est la meilleure façon de préparer le désenchantement, la déception et la démoralisation des troupes. Là réside toute l'ambiguïté du nationalisme québécois qui par la recherche du compromis ou de l'accommodement anémie l'élan vers l'indépendance. C'est faire comme si la quadrature du cercle avait une vertu pédagogique. Pas étonnant dès lors que la confiance des Québécois envers les leaders souverainistes se soit érodée au fil des décennies, car les tergiversions et les incohérences ne font pas des peuples forts et résistants à l'adversité. Sans direction claire du chemin à prendre, ne choisit-on pas souvent de suivre les sentiers battus ? ❖